

Sidi-Bel-Abbès

I. - LEGIO PATRIA NOSTRA

De BISCUITVILLE...

Sidi-Bel-Abbès n'aura pas eu à être débaptisé lors de l'indépendance barbaresque, contrairement à Philippeville et autres lieux qui rappellent la grandeur de la France du temps que celle-ci était colonisatrice. Le petit poste des origines s'appela certes, comme beaucoup d'autres à l'époque, « Biscuitville », en raison de sa modeste fonction de relai d'approvisionnement pour les colonnes de Bugeaud ; certes, lors du passage de l'Empereur le 16 mai 1865, fut-il question de donner à la ville naissante l'appellation de « Napoléonville » ou « Bel-Abbès-Napoléon ». Mais le patronyme du vénéré Marabout, Sidi-Bel-Abbès, dont la kouba se dressait sur la rive gauche de la Mekerra, en face du poste, triompha de ces hésitations.

Nous ne ferons de place, dans cette évocation de Bel-Abbès, ville française, qu'aux prédécesseurs romains des soldats de Louis-Philippe. La bucolique histoire du Marabout n'est qu'une légende, reposant sur des traditions orales divergentes. Les Berbères n'ont laissé de vestiges que ceux de très anciens canaux d'irrigation et fontaines, antérieurs à l'époque romaine. Quant à l'époque arabe, elle fut marquée par le retour des lenticques et des palmiers nains sur les antiques alluvions céréales et horticoles de la Mekerra.

La pseudo « Fontaine Romaine », qui a donné son nom à une avenue du faubourg Perrin, n'est qu'une construction récente. Aussi bien, n'existe-t-il dans notre ville aucune trace des colons romains, lesquels ne s'aventuraient pas loin des forts qui jalonnaient la « limes », ligne de défense du Nord colonisé contre le Sud barbare. Une première ligne, du début de la conquête romaine, passait par Ain-Temou-

chent, Bou-Hadjar et Arbal ; une seconde ligne, organisée au début du III^e siècle, se dessinait au Sud de notre ville, par Lamoricière et Chanzy.

Entre les deux, les fortifications du Tessala, construites sur des pitons rocheux, n'appuyaient aucune culture et ne jouaient le rôle que de postes d'observation sur les plaines de la Mekerra et de la Mleta. Les Espagnols d'Oran devaient utiliser ces ouvrages aux mêmes fins.

C'est pour répondre à une autre nécessité stratégique que, à 18 km au Sud-Est du Tessala, sur la rive droite de la Mekerra, il fut décidé d'élever une redoute à l'emplacement de ce qui n'était qu'un gîte d'étape et un terrain de bivouac. Bugeaud avait en effet conçu un système de quadrillage qui, de 20 en 20 lieues, c'est-à-dire de 3 en 3 marches d'infanterie, ou de 2 en 2 marches de cavalerie, devait procurer des relais aux colonnes expéditionnaires. Le poste de Bel-Abbès devait permettre de surveiller la puissante confédération des Beni-Ameur, dont dépendaient les Amarnas, les Hazedj et les Sidi-Brahim, tribus sollicitées par la rébellion d'Abd-El-Kader.

Partie d'Oran le 12 juin 1843, une colonne commandée par le Général Bedeau, et comprenant le 3^e Bataillon du 1^{er} Régiment Etranger, arrivait le 17 juin au milieu du territoire de ces tribus et, dès le lendemain, en face de la kouba de Sidi-Bel-Abbès, les soldats commençaient la construction de la redoute.

Pendant 119 ans, sauf la période de 1864 à 1867, correspondant à la campagne du Mexique, la Légion Etrangère allait être indissociable de la vie de Sidi-Bel-Abbès. Les premiers coups de pioche donnés par les Légionnaires le 18 juin 1843 devaient faire jaillir de ce sol une cité, la deuxième d'Oranie, la cinquième d'Algérie, la trente-quatrième de France.



SAINT-VINCENT

La concentration de la Légion à Bel-Abbès, qui devait devenir une véritable capitale militaire, a fait que peu d'épisodes guerriers se rattachent à l'histoire de la ville, que ce fût aux temps incertains des pionniers ou au plus fort de la rébellion du F.L.N.

En janvier 1845, cependant, le colonel Vinoy, partant avec une forte colonne pour maîtriser un soulèvement chez les Ouled-Slimane, n'avait laissé dans la redoute qu'une garde composée de lignards, destinée à protéger les invalides et convalescents, le tout sous le commandement de l'officier comptable de l'ambulance. Cette garnison réduite allait payer de 6 tués et 23 blessés la fourberie de la tribu des Ouled-Brahim. Le 30 janvier, 58 membres de cette tribu, déguisés en pèlerins, demandent à pénétrer dans l'enceinte et y sont autorisés. Mais le dernier entré se précipite sur le factionnaire de la porte et l'assomme. Aussitôt ses complices tirent les armes cachées sous leurs burnous et se ruent sur nos soldats. L'officier comptable garde son sang-froid et organise une riposte énergique, en ralliant les plus valides de ses hommes. Les portes refermées sur les assaillants interdisent toute fuite à ceux-ci, qui sont anéantis jusqu'au dernier.

... à PUYLOUBIER

Les corps des 58 Ouled-Brahim sont enterrés sous un tertre du jardin public, au Nord de la piscine municipale. C'est dans une construction située près de ce tertre que, un matin d'août 1961, trois fellagha en armes parvinrent à se réfugier après



L'HOTEL DE VILLE

s'être infiltrés dans la ville par le Faubourg Thiers. Solidement retranchés derrière leur abri, il fallut que les engins blindés intervinssent. Mais les trois rebelles, avant d'être mis hors de combat, avaient blessé plusieurs légionnaires et tué l'un d'eux, le 1^{er} classe Heinz Zimmermann.

Le 29 septembre 1962, Heinz Zimmermann était inhumé dans le petit cimetière provençal de Puylobier. Aux côtés du Général Rollet et du Prince Aage de Danemark, il symbolisait tous ses camarades aux noms obscurs restés, eux, couchés sous la terre d'Algérie qu'ils avaient fertilisée de leur sang. A Puylobier cette après-midi-là se déroulait le second acte d'une cérémonie dont le premier, déchirant, avait eu lieu le matin-même à Bel-Abbès. La Légion venait de consentir à un abandon suprême : là où n'était plus la main de bois du Capitaine Danjou, n'était plus la Légion, n'était plus la France. Bel-Abbès, ville française, ville légionnaire, dépouillée de ses reliques, avait cessé d'être.

De Biscuitville à Puylobier : entre temps, que de gloire, dont Bel-Abbès fut le témoin vibrant, puis blasé... Je me rappellerai toujours cette après-midi de l'été 1959, où j'arrivai d'Oran à Bel-Abbès par le train qui transportait un détachement de Légion, rentrant à la maison-mère. La clique était là pour l'accueillir. Le cortège superbe descendit vers la ville, dans la poussière torride et l'odeur du cuir graissé, précédé de la plus prestigieuse musique qui fût au monde :

« Sous le soleil brûlant d'Afrique... »

Quelques petits yaouleds et moi étions le seul public de cette scène, dont la grandeur se nourrissait encore de l'indifférence qui l'entourait.

II. - PAX ET LABOR

Du Capitaine PRUDON...

« Paix et Travail », devise de notre Cité : la paix lui fut assurée par la Légion. Le travail fut l'affaire d'une population courageuse et ambitieuse.

Des hommes inspirés avaient eu la clairvoyance des destinées de Sidi-Bel-Abbès. En 1845, le Général de La Moricière, qui commandait la Province d'Oran, visitant la redoute de Bedeau, entrevit que le poste pourrait devenir le chef-lieu de la province : « La position de Sidi-Bel-Abbès est si importante à nos yeux, écrivait-il, que nous ne craignons pas d'avancer que ce sera probablement un jour le chef-lieu de la division d'Oran ». De fait, 110 ans plus tard s'établissait à Sidi-Bel-Abbès le commandement de la Zone Centre Oranaise, dont relevait le Secteur d'Oran.

L'ardeur de La Moricière aboutit à un décret du 5 janvier 1849, qui constatait officiellement l'existence de la ville de Sidi-Bel-Abbès.

En effet, dès le 21 janvier 1848, le Général Cavaignac, commandant la Province d'Oran par intérim, avait rendu compte au duc d'Aumale, Gouverneur Général, de ce que, afin de décharger la Commission consultative d'Oran de l'examen des questions relatives au nouveau centre projeté à Sidi-Bel-Abbès, il avait installé dans cette dernière localité une commission ainsi composée :

Colonel Mellinet, commandant la Subdivision, président ;

Brou, adjoint à l'Intendance militaire ;

Capitaine Prudon, chef du Génie ;

Capitaine Signorini, chef du Bureau Arabe ;

Capitaine Saurin, commandant la place, investi de fonctions civiles et judiciaires ;

Francy-Brégeat, chef du Service des Domaines, secrétaire ;

Docteur Julia, médecin en chef de l'hôpital militaire.

Mais Cavaignac ajoutait : « L'absence de notables européens et indigènes ne permet pas encore de compléter la Commission selon le vœu de l'ordonnance du 15 avril 1845. »

Cette pénurie n'allait guère durer. En 1848, 431 habitants seulement vivaient à l'abri de la redoute. Le 10 novembre 1848 est soumis à l'approbation du Gouver-

neur Général le projet du Capitaine Prudon, créant la ville rectangulaire au tracé large et impeccable dont nous avons bénéficié. Les travaux commencent aussitôt après le décret du 5 janvier 1849, qui prévoyait une ville de 2 à 3 000 habitants. Remparts, rues, casernes et hôpital sont achevés en 1857, alors que le nombre de la population est passé de 1 087 en 1850 à 5 259 en 1859. Il atteindra 26 887 en 1898, 50 000 en 1931, 105 357 en 1962.

Un décret du 26 mars 1852 délimitait le territoire du district urbain.

La tutelle de l'Armée n'a eu à s'exercer que pendant huit ans. Remplissaient alors

LA PLACE CARNOT ET LE THEATRE



à la veille de la guerre 1914-18



à la veille de la grande braderie

les fonctions de magistrats municipaux les colons, commandant la Subdivision : Mellinet, Bazaine (le futur traître de Metz), Rousseau.

Le 31 décembre 1856, la colonisation civile étant devenue assez importante, il parut possible au Maréchal Vaillant, ministre-secrétaire d'Etat à la Guerre, dans son exposé des motifs au décret impérial qui devait être promulgué le 27 janvier 1857, de recruter à Bel-Abbès ces notables dont Cavaignac soulignait l'absence neuf ans plus tôt, et d'accorder l'autonomie à la Commune, dotée d'un Commissariat civil : « C'est une ville toute française, assise au milieu d'un territoire fertile... La jeune ville a pris de si rapides développements, qu'elle figure déjà avec distinction parmi les villes de second ordre de l'Algérie... L'installation de l'autorité civile ne pourra que régulariser et accélérer l'œuvre de colonisation si heureusement inaugurée par l'autorité militaire dans le riche bassin de la Mekerra... »

Le premier conseil municipal se réunissait le 31 août 1857. Recueillons pieusement sa composition :

Maire : Alfred Edme Villetard de Pruniers, Commissaire civil ;

Adjoints : François Mariani, Joseph Bleuze ;

Conseillers : Théodore Roussillon, Louis Lacretelle, Joseph Boulet, Jean-Baptiste Pastorino, Sidi-El-Hadj Ben Brahim, Joseph Vidal.

Dix ans plus tard, le 23 juillet 1867, fut installée la première municipalité issue du suffrage universel, présidée par Jean-Pierre Roubiere.

Bel-Abbès était désormais devenue, sur le plan administratif, une ville algérienne ayant atteint sa maturité, vouée à la plus éclatante des prospérités. Recueillons aussi, en guise de mémorial, les noms de ceux qui, après Jean-Baptiste Roubiere, en furent les premiers magistrats successifs, avec les réalisations marquantes de leur administration :

Léon Bastide (1874) : comice, puis Syndicat agricole.

Joseph Bleuze (13 janvier 1875, assassiné le 11 octobre de la même année).

Joseph Etienne Boulet (1876) : hôtel de ville, école Paul-Bert, E.P.S. de garçons.

Anthelme Perret (1882).

Léon Bastide (1892) : réseau de distribution d'eau, égouts.

Alfred Lisbonne (1908) : électricité, captage des eaux de Chanzy.

Lucien Bellat (13 mai 1929, maintenu le 16 juin 1941) : redressement de la Mekerra, aménagement du marché couvert, théâtre municipal, gare, foire du vin, hôpital-hospice, Club aéronautique, etc.

René Justrabo (1945) : piscine, Bourse du travail. Seul maire communiste d'Algérie, il fut destitué pour avoir fait passer la gestion de la ville après les impératifs du Parti Communiste.

Raymond Dassie (27 janvier 1953) : Centre de Formation Professionnelle (le plus important d'Algérie), habitat (plus de 1 000 logements), bibliothèque municipale, halles centrales, 6 dispensaires, scolarisation complète de la ville, etc.

... à Raymond DASSIE

Il ne saurait être question, dans le cadre restreint de cette évocation, de retracer l'histoire de la prospérité de Bel-Abbès, dont l'apogée fut sans doute marqué par la fête du Centenaire de la Légion, en 1931, et par la Foire des Vins d'Algérie, en 1933. Alors, en des manifestations dont l'ampleur était inconnue

dans les villes d'importance équivalente, furent glorifiés les deux aspects, militaire et civil, de la colonisation. C'était au temps béni où nul ne songeait qu'il pût être honteux d'avoir pacifié et mis en culture un territoire de marécages et de broussailles où vivaient dans l'insécurité des tribus faméliques.

Comme partout ailleurs en Algérie, la prospérité du XX^e siècle était le très légitime résultat de la persévérance des pionniers du XIX^e, de leurs misères et de leurs espérances.

J'ai relevé, dans les délibérations de la Commission consultative, conservées aux Archives Nationales, les noms des premiers concessionnaires de 1848 et 1849 : Jules Pichon, Cochois, Elisabeth Arsenheimer femme Marquand, Léonard, Meffredy, Loret, Soulage, Pastorino, Rayrolle, Bridoy, Coinçon, Auguste Mousquet, Bonnet, Eichaker Charles, Pecoud, Martel, Antoine Montez, Pierre Montet, Mille, Vie, Goutelle, Albagnac, Smal, Vercelotti, Sabatier, Legereau, Ortol, Muller, Peyroutet, Lacretelle père et fils, Guenoun, Bretaudeau frères, Gouthier, Barbut, Perry, Wampers, Cauro, Mohammed Ben Boukounia, Juwing, Ibrahim Ben Noua, de Schreber, Montera, Chabaud, Naudin, Roussel, Gomez, Perrin, Avrial, Lafond, Rebout, Ducoux, Grosse, Quay, Morlot, Cotte, Keledos, Maria Ivorra, Soulaye, Lorret, Vve Charles, Bouzeran, Joseph Vidal, Abd Allah (lieutenant au 2^e Spahis), Rustini, Denain, Souberaix, Parat, Giordano Augustino, Raffo Adamo, Claremonte, Ducour, Caillat, Renaud, Roquefère Jacques, Marty Marie, Gérard, Brusa Carlo, Refet Jules, Dieu-donné...

Une bonne moitié d'entre eux sont d'anciens officiers, sous-officiers et soldats du 1^{er} Etranger et du 2^e Spahis. Certains ont fait souche et leurs noms sont familiers à nos oreilles de Bel-Abbésiens. Plus nombreux sont les patronymes qui n'éveillent aucun souvenir, de ceux qui sont morts à la tâche sans descendance ou qui, vaincus et ruinés, sont retournés vers la Métropole...

Mais Bel-Abbès, ce n'est pas seulement la fortune terrienne (dont certains titulaires trahirent la cause commune dans les moments décisifs). C'est aussi une mentalité, un esprit de victoire, une volonté de faire plus grand, mieux que partout ailleurs :

Un avocat bel-abbésien devient Président du Conseil des Ministres : René Viviani.

Un savant bel-abbésien, héros du Chemin des Dames, mathématicien de réputation mondiale, est élu, à 41 ans, membre de l'Académie des Sciences : Gaston Julia.

Un boxeur bel-abbésien fut un des plus grands champions de tous les temps et restera un symbole de vaillance et de loyauté : Marcel Cerdan (champion du monde, quatre fois champion d'Europe, quatre fois champion de France, 116 combats, 4 défaites).

Le Sporting Club Bel-Abbésien, 7 fois champion d'A.F.N. de football, bat à trois reprises consécutives, en 1922, le Red Star, champion de France.

Le Club Aéronautique Bel-Abbésien, créé en 1931, devient dès 1933, avec plus de 1 000 membres, 40 pilotes et 23 avions particuliers, le premier d'Europe.

J'en oublie encore, des champions et des succès bel-abbésiens. Encore aujourd'hui, l'un des nôtres, Jean-Baptiste Chanfreau, est l'un des plus doués tennismen français...

Juin 1962. L'Algérie française agonise. Des personnages gaullistes de haute volée, Michel Debré, Alain Peyrefitte, préconisaient encore un an plus tôt un partage de l'Algérie, attribuant l'Oranie à la population européenne. C'est à cette idée qu'a fini par se rallier l'O.A.S. Oran donne l'exemple d'une résistance acharnée. A Bel-Abbès est dévolu le rôle de zone de repli et de soutien logistique. Le Général Gardy commande à Oran. A Bel-Abbès, deux autres légionnaires, le Colonel Dufour et le Capitaine Branca, essayent en vain de faire « basculer » leurs camarades du 1^{er} Etranger. L'absence d'unité de conception et de décision se fait sentir : l'action de l'Organisation clandestine est de plus en plus incohérente. Mais les militants, les combattants de l'ombre, tiennent bon. L'Armée a accepté de ne plus combattre son adversaire de toujours, le F.L.N. : ce sont des civils qui prennent la relève. De durs combats ont lieu aux abords du village Nègre. Christian Munoz (commando 11, sous-secteur 1) et Francis André (commando de secteur) trouvent une mort inutile et glorieuse. Munoz est tombé le 8 juin à minuit, dans l'attaque du Dar-El-Askri, occupé par l'A.L.N. André fut frappé le 13 juin à 11 h 30, alors que son commando avait accroché une bande fellagha. Francis André et Christian Munoz : Bel-Abbésiens, n'oubliez pas ces noms.

Ils sont morts en donnant l'exemple de la fermeté jusqu'au sacrifice, eux qui n'avaient que leur vie à sacrifier. Dans le même temps, d'autres croyaient que le moment était venu de négocier avec le F.L.N. Je veux croire que la délégation de notables eut bien du courage, et aussi bien du mal à surmonter son dégoût, lorsqu'elle se présenta au Village Nègre par la rue Lavigerie et s'avança, renouvelant le geste des bourgeois de Calais, au-devant des sarcasmes du « capitaine » de l'A.L.N.

Du Capitaine Prudon à Raymond Dassie : 114 années qui ont vu la conception hardie, la naissance laborieuse, la croissance irrésistible, la maturité triomphante, l'agonie désastreuse de la plus belle des villes, puisqu'elle est notre Ville natale.

L'orgueil est sans doute un péché : mais en est-ce un vraiment que l'orgueil d'être Bel-Abbésien ?

Jean BERMOND.

C'EST FINI...



Les restes du général Rollet, du Prince Aage de Danemark et du légionnaire Heinz Zimmermann sont arrivés à Puyloubier.